

Sémiostylistique des discours de médecine et de chirurgie aux XVI^e et XVII^e siècles : un contraste interne

Sylvie Freyermuth

E.A. LiDiFra, Université de Rouen et associée à l'E.A. 3943 Centre 'Ecritures', Université Paul Verlaine, Metz

Les ouvrages médicaux et chirurgicaux des XVI^e et XVII^e siècles qui constituent le matériau de cette étude¹ présentent tous une caractéristique identique : ils mettent en abyme une figure duelle que l'on peut rattacher à l'objet qu'ils ne cessent de mettre en représentation : le corps sain et le corps malade comme lieu de focalisation d'une partie de la pensée scientifique de l'époque. Bien que sur cette période d'un siècle et demi environ l'évolution des théories médicales soit considérable, celles-ci n'en restent pas moins inféodées aux conceptions de l'antiquité (Hippocrate, Aristote, Galien sont abondamment cités) et profondément marquées par un assujettissement à la volonté divine. En témoignent les premiers chapitres ou les *incipit* des divers traités, qui rendent hommage aux pères des arts de la médecine et de la chirurgie, de même qu'ils louent Dieu qui, dans sa grande sagesse, envoie aux hommes maladies et souffrances qui les accompagnent. C'est dans ce hiatus qu'apparaît une figure matricielle duelle – nommons-la ainsi – parce qu'elle réussit à faire cohabiter l'attachement le plus fort aux conventions sociales et rhétoriques du temps, et le désir d'ouvrir de nouvelles voies qui requièrent une liberté de langage qu'eussent cependant condamnée avec la dernière vigueur les règles de bienséance.

Bienséance, allégeance et croyance

L'ancrage solide dans la tradition est révélé par trois facteurs étroitement imbriqués dans les épîtres, *incipit*, dédicaces et autres épigrammes : le respect et la crainte de Dieu, la reconnaissance des Anciens et l'acceptation des rapports hiérarchiques Grands/petits². Nous verrons cependant que la configuration de ces divers éléments évolue considérablement en un siècle et demi.

¹ Le corpus traité comprend exactement les textes de Jean Thibault (1544, slsn ; 1545), d'Ambroise Paré (1568), de Claude Dariot (1589), d'Honoré Lamy (1596), d'André Du Laurens (1600), de Pierre Jacquelot (1630), d'Antoine Boirel (1677), de Joseph de la Charrière (1684), et enfin de Claude Brunet (1695).

² Cf. J.-F. P. Bonnot, « Rhétorique politique de quelques discours de laudation au XVII^e siècle », in XXV^e Colloque d'Albi Langages et significations : *Rhétoriques des discours politiques*, Toulouse, CALS / CPST, 2005, p. 55-65 ; « Les Aigles engendrent les Aigles : du traitement rhétorique de la sagesse sociale à l'usage des petits et des Grands dans les contes et les fables – un registre particulier ? », in *Le registre sapiential. Le livre de sagesse ou les visages de Protée*, sous la direction de S. Freyermuth, Berne, Peter Lang, 2007, p. 65-79.

Dans le moule de la tradition rhétorique

Les traités dont je vais livrer quelques extraits³ répondent tous, de manière inévitable, à la tradition rhétorique classique qui impose à la préface qu'elle soit dédiée au protecteur. Celui-ci doit apparaître comme un être de pouvoir à l'esprit éclairé, quand bien même il n'aurait aucune notion de médecine ni de chirurgie⁴. Certes, il s'agit d'une convention⁵, mais sa stricte application n'en était pas moins cruciale pour qui ne voulait pas se suicider socialement ni être jeté au cachot, et espérait quelque subside ou pension en récompense de son travail. Ainsi, quelle que soit leur époque, les textes offrent de nombreux passages laudatifs usant avec aisance de l'hyperbole et de la métaphore. Par exemple, cette dédicace de Jean Thibault⁶ qui comprend en quelques lignes deux épitrochases :

Au tresuertueux illustre tresdocte et noble personnage Messire Hierosme Vander Noot Chancelier de Brabant [...]

A vous honorable Seigneur qui estes le chef / amateur / pillier & desfenseur de tous ceulx qui sont scientifiques / et qui ayme scièce ie adresse ce present traicte icy contenant le remede & guarison tant de la peste que de toutes fiebvres pestilentiales [...] (1544)

Près d'un siècle plus tard, la préface de Pierre Jacquelot fournit un exemple de *captatio benevolentiae* d'un autre genre. C'est par un retour à la mythologie, très au goût du jour, qu'il se place sous la protection de Monsieur de L'Orme, Conseiller du roi et Premier médecin de Monsieur. Il n'est pas fortuit que Pierre Jacquelot ait choisi d'intituler son ouvrage *Médée*⁷, qu'il présente ainsi à son influent dédicataire :

Si elle [Médée] n'a autant de charmes, au moins a-elle autant de passion en vostre endroit, que l'ancienne Colchide enuers son Argonaute, & espere heureuse la conquete de sa toison qui est la conseruation de la sante humaine ; pourueu que par ses caresses elle puisse obtenir de vous l'assoupissement des Dragons qui ont sans cesse les yeux ouuerts sur nos entreprises [...].⁸ P. (1630, Préface, p. 2)

³ Toutes les citations respectent la graphie et la ponctuation originelles des textes.

⁴ C'est ce que confirme Hallyn (1999), dans son article « Dialectique et rhétorique devant la 'nouvelle science' du XVII^e siècle ». In : M. Fumaroli, (éd.). *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne, 1450-1950*. Paris, PUF, p. 601-628 : « [...] on constate une tendance générale de la nouvelle science à ne pas s'adresser à un public scientifique clos, mais à vouloir s'attirer la bienveillance d'un public plus large. »

⁵ En effet, les nécessités du *prepon* ou de l'*aptum* – ce qui est convenable en fonction du public –, la quasi-obligation d'en passer par la *captatio benevolentiae*, l'effet de l'*ethos* de l'orateur sur le *pathos* de l'auditoire, représentent autant de contraintes discursives qui sont tributaires de la relation interactive qu'entretiennent l'orateur, son discours et les allocutaires.

⁶ *Le tresor du remede preseruatif et guarison (bien experimentee) de la peste / et fiebvre pestilentiale avec la declaration dont procedent les gouttes naturelles et comme elles doibvent retourner et aussi aulcunes allegations et recettes sur le mal caduque pleuresies & Apoplexies et ce quil appartient scaouir a ung parfaict Medecin. Compose par Maistre Jehan ThibaultMedecin et astrologue de Limperiale Maieste. A present en la ville de Paris. Imprime nouvellement lan mil cinq centz quarante quatre.*

⁷ A de nombreuses reprises, il l'appelle « Ma Médée ».

⁸ *L'art de vivre longuement, sous le nom de Medee, laquelle enseigne les facultez des choses qui sont continuellement en nostre usage, & d'où naissent les maladies. Ensemble la methode de se comporter en icelles, & le moyen de pouruoir à leurs offences.* Dediée à Monsieur de L'ORME, Conseiller du Roy, & premier Medecin

Le dévouement du médecin envers son malade y est comparé à l'ardeur amoureuse de Médée, fille du roi de Colchide et magicienne comme sa tante Circé⁹, pour Jason en quête de la Toison d'Or. L'acte d'allégeance aux conventions de ce siècle est poussé jusqu'à prendre la forme d'une sorte de seconde préface, épître en alexandrins, composée à la seule intention du dédicataire. Jouant sur l'homonymie entre le patronyme de son protecteur et le nom de l'arbre, Jacquelot file une métaphore bucolique, abritant sa *Médée* à l'ombre de l'orme et se forgeant un bouclier des rayons de sa bienveillance et de sa grandeur. Le nom de Monsieur de L'Orme, porté dans l'univers entier par les ailes du messenger des dieux, sera par sa gloire le garant de la sérénité de Jacquelot :

Ton renom empenné des aisles de Mercure,
 Te publiant au rang des plus braues esprits,
 Fera qu'estant à toy, les mortels à toute heure
 Te louants, n'oseront me donner du mespris.
 Vn cerf sur son collier portant le nom d'un Prince
 Alloit par tout sans crainte, & vescu en Courbeau :
 J'iray avec ton nom iusqu'à l'Inde Prouince :
 Car ce qui vit par luy n'a crainte du Tombeau.
 [...]

 Ceux à qui Archiloque a laissé son venin
 [...]

 N'oseront me picquer dessous l'ombre de L'ORME
 Comme serpents mourants sur le fresne benin.
 (*ibid.*, p. 5-6)¹⁰

Ce qui paraîtrait étonnant aujourd'hui de la part d'un médecin, ne l'est pas d'un esprit érudit du XVII^e siècle, que les études ont aguerri à l'art de la rhétorique. Dans le passage *supra*, on peut noter que les alexandrins présentent des effets rythmiques intéressants. Par exemple, le vers « Car ce qui vit par luy n'a crainte du Tombeau » qui clôt la séquence est marqué par le chiasme 4/2/2/4. Les deux mètres de 2 syllabes encadrant la césure à l'hémistiche, mettent en contact « par luy » et « n'a crainte » ; le premier et le dernier mètre, de 4 syllabes chacun, confrontent des antonymes : vit / Tombeau. Ou encore, les deux vers qui achèvent le poème obéissent à un parallélisme sémantique : les premiers hémistiches des deux vers associent « N'oseront me *picquer* » à « Comme *serpents* mourants », et les seconds hémistiches lient

de MONSIEVR. Par P. IAQUELOT Medecin Bourbonnois, docteur en l'Vniuersité de Montpellier. A Lyon, pour LOVIS TESTE-FORT, à l'enseigne de la Patience, près la place de Confort. M. DC. XXX. Avec priuilege du Roy.

⁹ On se souvient que Circé versée dans l'art des métamorphoses, vécut avec Ulysse, le seul qu'elle ne put transformer en pourceau, et eut de lui plusieurs enfants.

¹⁰ Quelque trente ans plus tôt, c'est André Du Laurens qui utilise les mêmes métaphores dans son *Discours de la conservation de la veue. Des maladies melancoliques des catarrhes, & de la vieillesse. Composez par Monsieur André du Laurens, Medecin ordinaire du Roy & Professeur de sa Maiesté en l'vniuersité de Medecine à Montpellier. Derniere edition. A Rouen. Chez Clavde Le Villain, Libraire et relievr dv Roy, demourant à la ruë du Bec, à la bonne Renommee, 1600* : « L'avtheur au lectevr : [...]Je croy que tous les gens d'honneur auront agreable ce mien petit labeur : c'est à qui ie m'adresse, ie puis donc marcher hardiment *sous l'ombre & faueur de leurs ailes* [je souligne]. »

« *dessous l'ombre de L'ORME* » et « *sur le fresne benin* »¹¹. Le souci du rapport virtuose à la langue ajoute à la suite de la dédicace une « anagramme acrostique » à la gloire de Charles de l'Orme. C'est à la même époque, comme le décrit Hallyn, que l'art du discours sauve Galilée des foudres papales, à tout le moins jusqu'en 1632 ; après quoi la rhétorique subversive qu'emploie le physicien, afin de déjouer les contraintes de la censure imposant une rhétorique de surface, lui vaut le procès de 1633¹².

Un demi-siècle auparavant, Dariot imite la manière des rhétoriciens de son siècle, et par l'emploi du calembour et de l'épanalepse rappelle le « Marot rimailleur » des *Epîtres en rimes*¹³ :

Medecins soyez hors de doute,
Dariot rend en ce tableau
La Goutt', où vous ne voyez goutte,
Clere comm' vne goutte d'eau.¹⁴
(C. Dariot, 1589)

A la même époque, il arrive également que l'auteur ajoute une épître au *lecteur* dont le caractère générique recouvre à la fois le dédicataire, le médecin et le vulgaire potentiels. Voici, emprunté à Honoré Lamy¹⁵, un exemple d'adresse explicitement destinée au spécialiste qui, pour autant, ne renonce pas à certains accents poétiques :

AV LECTEUR CHIRURGIEN

Amy lecteur, si tant est que le doux & gracieux souffle du Zephire de ta bienveillance m'apporte quelque agreable nouvelle du bon accueil & traictement que tu auras fait à ce mien premier coup d'essay [...] (H. Lamy, 1596)

Certains ajoutent des épigrammes rédigées par des parents ou amis, qui remplissent le même office que les actuelles préfaces, quoiqu'elles soient plus courtes. La palme revient sans conteste à Antoine Boirel (1677)¹⁶ qui fait précéder son traité d'une dizaine d'épigrammes, dont l'auteur de plusieurs d'entre elles – en latin, grec et « françois » – est le Professeur Aegidius Coignard. Celui-ci rédige à l'intention de Boirel un éloge en octosyllabes, dans lequel il compare le chirurgien au soleil :

¹¹ Je souligne.

¹² Cf. Hallyn, F., (op. cit., p. 621).

¹³ Cf. C. Marot, *Epistre*, 1518 :

Ce rithmailleur qui s'alloit enrimant,
Tant rithmassa, rithma et rithmonna,
Qu'il a congneu quel bien par rithme on a.

¹⁴ In *Discovrs de la govttte, avqvelles causes d'icelle sont amplement declarees avec sa guerison et precaution*. Par M. Claude Dariot Medecin à Beaune. A Lyon pour Antoine de Harsy. M. D. LXXXIX. Avec priuilege du Roy.

¹⁵ Honoré Lamy, *Abbrégé chirurgical : Recueil des plus fameux et renommés medecins de toute l'Antiquité de la medecine*, Lyon, Jean Pillehotte, 1596.

¹⁶ In *Traité des playes de teste*, Par Maître Antoine Boirel, Lieutenant des Maîtres Chirurgiens de la ville d'Argentan. A Alençon, chez Martin de la Motte et la Veuve Malassis ; Imprimeurs du Roy et du College, M. DC. LXX. VII.

L'Astre aux mortels si préteux
[...]
Fait voir à tous son beau visage
Et montre à nôtre œil curieux
L'éclair brillant dans le nuage
Tu es ce Soleil gratieux
De qui les douces influences
Sont un remede precieux,
[...].

Le trope tient certes du cliché, mais il demeure inhabituel, parce que de tels rapprochements étaient généralement réservés aux Grands¹⁷. En outre, même si l'on admet aujourd'hui qu'un préfacier loue l'auteur qui le sollicite et son ouvrage, on ne l'imagine pas taquinant la muse. Aegidius Coignard en revanche ne recule devant aucune hyperbole, adressant son épigramme à Antoine Boirel, savantissime parmi les plus savants – *Ad doctissimum doctissimi* – et ponctue ses octosyllabes de multiples diérèses qui en accentuent l'éloge, *pre-ti-eux / preci-eux, curi-eux, grati-eux*, toutes placées à la rime. Cependant, c'est sur l'avant-propos dédié par Boirel au lecteur que je souhaite m'arrêter, parce qu'il représente un archétype du modèle d'équilibre de rythme ternaire, propre à la rhétorique classique.

[...] Car il ny a pas moins de satisfaction & de profit pour le Chirurgien à s'en servir, qu'il y a d'honneur & de plaisir pour tout le monde à le lire, qu'il serve au Chirurgien, son usage le lui fera voir ; qu'il delecte le commun, sa lecture le lui fera experimenter ; qu'il ne soit pas indigne de toi, sa matiere te le fera connoistre, & si la Chirurgie en general, comme la Medecine, possède ces trois biens ; qu'il y ait du profit à l'étudier, du plaisir à la sçavoir, & de l'honneur à l'exercer : Ce livre [...] rendra ton estude utile, ta science agreable, & ton occupation honneste, & si enfin la recherche des secrets de la nature n'est pas indecente, si leur experience n'est pas infructueuse & si leur consideration n'est pas desagreable, celle des playes de la teste de l'homme qui est le chef d'œuvre de la nature, vaut bien peu si elle ne t'aresté pour exercer avec profit, ce qui te touche, considerer avec plaisir ce qui te regarde, & recevoir avec honneur ce qui te relève¹⁸. (op. cit, p. 7-8)

Le passage commence sur un rythme binaire qui se justifie ici par l'opposition première qui éloigne le spécialiste du néophyte ; mais le rythme ternaire prend le relais et permet l'expansion de la période, amplification grâce à laquelle ce clivage pourra être dépassé pour rassembler un public hétérogène sous la bannière du plaisir de savoir. La première séquence juxtapose 3 structures identiques : [que + verbe au subjonctif présent + complément, SN actualisé par un déterminant possessif en fonction sujet d'un groupe verbal périphrastique faire + infinitif + complémentation par deux pronoms]. On remarquera d'une part la spécification du lectorat qui passe du Chirurgien (générique spécialisé) au commun (générique profane), pour terminer par *toi*, apostrophe directe au lecteur qui présente l'avantage de référer aussi bien à l'initié qu'au néophyte, mais dans un rapport plus intime

¹⁷ Voir note 2.

¹⁸ In *Traité des playes de teste*, Par Maître Antoine Boirel, Lieutenant des Maîtres Chirurgiens de la ville d'Argentan. A Alençon, chez Martin de la Motte et la Veuve Malassis ; Imprimeurs du Roy et du College, M. DC. LXX. VII.

avec l'auteur. La force persuasive en est d'autant plus importante ; elle est de surcroît accentuée par l'emploi du futur que Guillaume nomme catégorique et qui ne laisse planer aucun doute sur les vertus de l'ouvrage. Le passage se poursuit sur un phénomène identique, rythme binaire (*Chirurgie / Medecine*) relayé par un rythme ternaire qui explicite les trois biens de la chirurgie : *du profit à l'étudier, du plaisir à la sçavoir, & de l'honneur à l'exercer* (3), sur le même schéma syntaxique [SN + groupe prépositionnel infinitif avec complément]. Cette séquence ternaire laisse la place à trois autres séquences ternaires, dont chacune fonctionne sur un schéma syntaxique similaire. C'est ainsi qu'elles mettent en équipollence :

/ Ce livre [...] rendra /
 [ton estude utile] (1),
 [ta science agreable] (2),
 & [ton occupation honneste] (3)
 [déterminant possessif de 2^e personne + N + adjectif attribut du
 complément]

Suivent 3 hypothèses :

[si enfin la recherche des secrets de la nature n'est pas indecente] (1),
 [si leur experience n'est pas infructueuse] (2)
 [& si leur consideration n'est pas desagreable] (3)
 [conjonction + SN + verbe d'état-négation + adjectif attribut de sens
 négatif, ce qui revient à exprimer une qualité positive]

/ celle des playes de la teste de l'homme qui est le chef d'œuvre de la nature, vaut bien peu /

[si elle ne t'areste pour]
 [exercer avec profit, ce qui te touche] (1),
 [considerer avec plaisir ce qui te regarde] (2),
 [& recevoir avec honneur ce qui te relève.] (3)

On voit ici l'intérêt de l'ouvrage nié si celui-ci ne tire pas sa valeur des vertus mêmes de son lecteur. Mais inversement – et cela reste implicite – un lecteur reprochant une insuffisance à l'ouvrage trahira plus sûrement ses propres manques que ceux du traité qu'il lit¹⁹. Cet avertissement au lecteur est une remarquable illustration de ce que pouvait représenter le pouvoir de la rhétorique, et s'appuie sur la fameuse triade cicéronienne « *Docere, movere, placere* », que Pascal renouvelait dans son « *art d'agrèer* »²⁰.

¹⁹ Le même procédé rhétorique, particulièrement redoutable d'un point de vue pragmatique, se retrouve notamment dans les écrits philosophiques de Géraud de Cordemoy. Cf. S. Freyermuth (2007), « Cordemoy et la limpidité du style ou comment la justesse de l'écriture doit conduire à la vérité », Colloque international *Le style des philosophes*, sous la direction de B. Curatolo et J. Poirier, Editions universitaires de Dijon & Presses Universitaires de Franche Comté, Les Cahiers de la MSH Ledoux, « Transmission, identité, métissage », 2007, p. 91-99.

²⁰ Cf. B. Pascal, ([1670], 2001) : *L'Art de persuader*, recueil préfacé par M. Fumaroli. Paris, Rivages Poche / Petite bibliothèque, Payot et Rivages.

Joseph de La Charrière (1684) ne souhaitait pas autre chose, mais il va encore plus loin dans le souci de se faire entendre, lorsqu'il déclare dans son avertissement²¹ :

Cet Abregé porte pour titre, l'Ecole du chirurgien ou les principes de la Chirurgie Française ; parce que c'est icy que le jeune Chirurgien doit trouver la juste méthode de s'instruire des premiers fondements de son Art, & apprendre à connoître & guerir sans peine les maladies qui sont absolument de son ressort. [...] & comme elle [la chirurgie] a pour objet le corps de l'homme, on tâche aussi de lui faire connoître de la maniere du monde la plus méthodique et la plus aisée, *en luy expliquant d'abord familièrement, & en bon François* les grands termes dont on se sert [...].

Si la nouveauté de ce Recueil, que je me suis étudié de rendre tout à fait aisé, a le bonheur en mesme temps, & *d'instruire & de plaire*, ce sera pour moy un double engagement de l'enrichir un jour de quelques additions sçavantes & utiles à la pratique dans les operations les plus necessaires & les plus curieuses²².

Il est remarquable que les périodes ternaires de Boirel ont laissé la place, en ces dernières années du XVII^e siècle, à un rythme binaire plus propre aux explications nettes et libérées d'une certaine pompe rhétorique. Le titre annoncé en ouverture de la séquence comporte deux éléments coordonnés. Ce schéma syntaxique sera repris tout au long de l'avertissement, dans les formes verbales infinitives, de même que dans les syntagmes caractérisants et modifieurs :

le jeune Chirurgien doit [trouver la juste méthode de s'instruire des premiers fondements de son Art] (1), & [apprendre {à connoître} (A) & {guerir} (B)] (2)
la maniere du monde [la plus méthodique] (1) & [la plus aisée] (2)
en luy expliquant d'abord [familièrement] (1), & [en bon François] (2)
Si la nouveauté de ce Recueil, [...], a le bonheur *en mesme temps*, [& d'instruire] (1) [& de plaire] (2)
ce sera pour moy un *double* engagement
de l'enrichir un jour de quelques additions [sçavantes] (1) & [utiles à la pratique] (2)
dans les operations [les plus necessaires] (1) & [les plus curieuses] (2).

Sous le joug de Dieu...decrescendo

La seconde constante présente dans tous les textes étudiés est la soumission, plus ou moins affirmée, à l'autorité divine. On ne s'interrogera pas sur la sincérité de telles déclarations ni sur la part de ce qui revient à la foi et de ce qui sert de bouclier contre la censure, mais on citera quelques extraits qui témoignent d'une évolution de la représentation de Dieu. Ambroise Paré, par exemple, se place tout entier sous l'autorité du créateur qui lui a accordé ses talents de chirurgien ; il doit en retour être reconnaissant de cette grâce en les offrant à la société des hommes qui

²¹ *L'ecole du chirurgien ou les principes de la chirurgie française. Tirez de la connoissance du corps humain en toutes ses parties, de l'explication de ses maladies exterieures, & des operations pour les guerir. Ensemble de la maniere d'ouvrir les cadavres ; le tout méthodiquement traité, corrigé de la dureté des termes barbares, & embelly de définitions familières et nouvelles, pour l'instruction des Apprentis & des Aspirans à la Maitrise de l'Art.* Par G.C.L.C. Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier. A Paris, Chez Estienne Michallet, ruë S. Jacques, à l'image S. Paul, proche la Fontaine S. Severin, 1684.

²² Je souligne dans l'extrait.

auroit esté faicte en vain, si chacun viuoit pour soy mesme, sans communiquer les graces & dons que Dieu luy auroit faict : qui est vne chose laquelle nous est tellement recommandee de Dieu, que nulle autre ne lui est plus agreable. [...] De ma part, i ay telle persuasion, pour ne cacher le talent tel qu'il luy a pleu me donner en la Chirurgie, ou ie suis appellé pendant ceste briefue vie [...]. (Epistre, 1568)

Environ un quart de siècle plus tard, André du Laurens mêle habilement ses références historiques et sa conviction selon laquelle même un don divin doit être partagé avec le commun des mortels :

Quelques Medecins trouueront mauuais que j'aye diuulgué les mysteres de nostre art, & pourront alleguer que les Ægyptiens (qui ont esté les premiers inuenteurs de la Medecine) pour ne prophaner vn si saint & sacré don de Dieu, n'escrivaient leurs remedes qu'en lettres hieroglyphiques : mais je leur respondray avec Aristote, qu'vn bien tant plus il est commun tant meilleur est il, & que les Medecins Grecs venoyaient vne fois l'annee escrire à la veuë de tout le peuple, en ce beau temple d'Æsculape qui estoit dressé en Epidaure, tout ce qu'ils auoyent obserué de plus rare en leurs malades.²³

Dans sa dédicace à la Duchesse d'Uzès, Comtesse de Tonnerre, c'est à Dieu qu'il attribue sa faculté de trouver les remèdes adéquats, et le chapitre I de son premier discours est consacré à l'âme, « la plus noble & plus parfaite forme qui soit sous la voulte du ciel portant pour marque de son excellëce la viue & vraye image de son Createur [...]. » De même, Jacquelot ouvre sa *Medée* par un chapitre consacré à l'âme, et fait largement référence aux Anciens, Galien et Hippocrate notamment. Dans ce livre, qui ressemble à un traité d'hygiène de vie plutôt qu'à un ouvrage médical, il rend également Dieu omniprésent en ce qu'il a fait don de la nature aux hommes, mais il le montre aussi Dieu terrible de l'Ancien Testament, père qui châtie, comme dans son chapitre « Des pains » (Livre troisième, chapitre II, p. 92) :

C'est de l'ordonnance de Dieu que l'homme se peine iusques à la sueur pour rendre la terre fertile en moissons, afin d'en faire le pain de sa nourriture. L'edict en est enegistré au troisieme Chapitre de la Genese [...].

Trois quarts de siècle ont passé, et si la référence à Dieu n'est plus aussi explicite, elle est néanmoins encore présente, comme chez Antoine Boirel (1677), dans son épître au lecteur :

Au reste sans un plus long avant propos je te prie de penser à moy pour mon ame par tes prieres, comme je t'enseigne à penser à toy pour ton corps par mes remedes.

Avec Joseph de La Charrière, à qui l'on doit *L'Ecole du chirurgien ou les principes de la chirurgie françoise* (1684), l'évolution de la représentation de l'art des chirurgiens et médecins a encore évolué vers un mélange nuancé de l'héritage antique et de l'intervention divine (et non plus du Dieu chrétien) dans les découvertes de la discipline, puisque le premier chapitre est consacré à l'histoire de la chirurgie, « art *divinement* inventé pour la guérison des hommes », détaillant son évolution jusqu'au XVII^e siècle finissant, des sources mythologiques à sa pratique perçue comme « Vicariat » de la médecine.

²³ Op. cit. 1600.

Tous fils d'Esculape

L'introduction du troisième et dernier paramètre qui témoigne du fort ancrage de tous ces praticiens dans la tradition me paraît pertinente. En effet, quel que soit l'ouvrage étudié, les premiers chapitres sont dominés par une isotopie antiquisante qui inscrit la totalité du discours médical dans les brisées des Anciens. Les médecins et chirurgiens ne conçoivent de progrès que solidement ancrés dans une connaissance cumulative, « car nous sommes (comme on dict) enfans sur les espales du geant, c'est-à-dire, que nous voyons ce que nos ancestres ont veu, & pouuons decourir encor dauantage [...] » (A. Paré, 1568). De même, pour ce qui concerne la pratique de son art, Jacquelot (1630) s'en remet aux oracles delphiques, Apollon s'exprimant par la bouche de la Pythie :

Trois preceptes, ou plustost trois oracles, estoient anciennement grauez sur les portes du temple d'Apollon à Delphes (selon le rapport de Socrate en Platon) lesquels ie veux inscrire sur le front de ma Medée, pour me les représenter & suiure leurs enseignemens.²⁴ (op. cit.)

Ce dieu solaire complexe était certainement la meilleure représentation du progrès dans ce sanctuaire panhellénique, parce qu'on lui attribuait des pouvoirs de purification et de guérison²⁵, dessein de tout médecin ou chirurgien.

On remarque que plus on avance dans le temps et moins les références à Dieu sont explicites. L'Antiquité est toujours présente, comme source des savoirs, mais ce qui prime en cette fin de XVII^e siècle, (peut-on y voir déjà les premières lueurs des Lumières ?) c'est le souci de la simplicité d'accès aux savoirs pratiques, et la clarté des textes qui ne doivent pas confondre médecine et philosophie. Ainsi, La Charrière a-t-il écrit dans son épître à Monsieur L.C.D.M. au sujet des étudiants médecins et chirurgiens :

[...] J'ay cru que vous ne trouveriez pas mauvais que [...] je leur presentasse ce petit ouvrage, dans lequel j'ai tâché de renfermer, par une méthode facile & nouvelle les principaux fondemens de cet Art, évitant par tout les expressions philosophiques & barbares, que vous avez toujours estimées plus embarrassantes, que nécessaires & instructives [...]. (op. cit., deuxième page de l'« Epistre »)

Brunet, onze ans plus tard, a encore radicalisé ce parti pris, puisqu'il ne parle plus dans son épître à Monsieur Bourdelot, Médecin ordinaire du Roy, que des merveilles de la Nature et des vertus de la Physique et de la Médecine. Il souhaite être secondé dans son entreprise par des personnes qui

s'aperçoivent qu'en la [la nature] suivant pas à pas dans toutes les démarches, en raisonnant sur les idées purement mathématiques des corps, & sur les notions d'une métaphysique dégagée des préjugés de la superstition & de l'enfance, [...] ils ne trouveront le moyen de se rendre maîtres de

²⁴ Livre Premier de la *Medée*, chapitre I. Il s'agit principalement de reconnaître la source divine de son savoir (au sens originel d'enthousiasme), son désir de progresser et la volonté de se connaître (gnôti séauton) préalable indispensable à la connaissance de son sujet et d'autrui.

²⁵ Mais à l'inverse, il avait aussi la capacité d'apporter la peste par ses flèches.

leur bonheur que dans une connoissance exacte & physique d'eux-mêmes & dans une science qui nous apprend à ménager & à conduire les forces de la Nature aux plus merveilleux effets [...]. (1695)

Dans les traités de ces deux praticiens de la fin du XVII^e siècle, on aura noté l'évolution de la configuration des trois paramètres qui, pour la commodité de l'exposé, viennent d'être traités séparément. La dimension rhétorique est toujours présente, mais elle sert avant tout un objectif argumentatif et donc persuasif. Dieu a cédé la place à la Nature, et les Anciens sont perçus comme les pionniers de sciences ouvertes aux découvertes à venir. Le ton a indiscutablement changé, et La Charrière comme Brunet ont abandonné la cadence ternaire de leurs aînés au profit d'un discours auquel le rythme binaire confère une plus grande vivacité.

Contraste interne

La première partie de ce travail a montré de quelle manière les traités, du moins leurs épîtres, avertissements et avant-propos, étaient fortement dominés par la tradition et ce particulièrement pour les médecins et chirurgiens du XVI^e siècle et de la première moitié du XVII^e siècle. On peut s'étonner qu'un tel respect des règles rhétoriques et des conventions puissent précéder des contenus aussi dépourvus de circonlocutions. Les précautions oratoires sont-elles peut-être directement proportionnelles au degré de crudité des descriptions ? En cela, André du Laurens (1600) peut apparaître comme une exception. Précurseur, ou bien praticien plus courageux que ses pairs, il est parfaitement conscient du problème que peut poser ce hiatus, et balayant les pures chicaneries de bienséance, il porte le débat au rang d'une véritable interrogation sur le devoir de vérité des ouvrages scientifiques :

Platon, dit il, m'est amy, & Socrate aussi, mais la verité m'est encores plus amie. I auray bien plus à faire à contenter ceux là qui ne s'amusement qu'à la mignardise des mots, & à la propriété des dictions : car sans doute ils se troueront vne infinité de mots rudes qui pourrôt offencer leur par trop delicates aureilles [...].²⁶

Ce souci de la précision des descriptions va de pair avec le développement, dans les collèges, d'un intérêt nouveau pour l'anatomie et surtout pour la physiologie. Avec ce souffle rénovateur, tempéré toutefois par des contraintes sociales fortes, se produit une véritable révolution des représentations du corps, qui est, comme l'écrit Corbin²⁷ « une fiction, [...] une image inconsciente qui s'élabore, se reconstruit [...] sous la médiation des discours sociaux et des systèmes symboliques ».

²⁶ Op. cit. « L'avthevr au lectevr ».

²⁷ Corbin, Alain ; Courtine, Jean-Jacques ; Vigarello, Georges, (éds), *Histoire du corps*, Paris, Seuil, 2 volumes, 2005.

On montrera à présent quelles configurations descriptives se dessinent dans les écrits analysés, qui témoignent d'un véritable souci de réalisme dans la peinture des corps morbides, livrés dans la crudité de leurs affections : humeurs, pus, phlegmons, ulcérations dévorantes. Cette rhétorique dégagée de la retenue qu'imposait alors la pudeur, pallie efficacement une dimension iconique qui devra attendre le XIXe siècle pour s'épanouir, mais qui fournit déjà le soubassement de la médecine moderne.

Accumulation...

La propriété essentielle de ce discours médical et chirurgical réside dans une rhétorique de l'exhaustivité descriptive marquée par l'accumulation et l'hypotypose.

Paré, dans son traité de 1568, attire l'attention des « Chirurgiens » sur le fait que d'autres affections peuvent se produire simultanément à la peste, et qu'on a confondues à tort avec elle :

[...] en certains temps adviennent plusieurs autres maladies populaires, comme figures putrides, flux de ventre, rheumes, toux, frenesies, squinancies²⁸, pleuresies, peripneumonies, ophtalmies, apoplexies, letargie, pourpre²⁹, rougeolle, petite verolle, galles, antraciz ou charbons, & autres pustules malignes, lesquelles prennent en mesme temps. (p. 24)

Cette accumulation (qui fait penser à la prose rabelaisienne) est un moyen pour tous les auteurs des textes qui nous intéressent de cerner avec la plus grande exactitude les problèmes rencontrés. Ainsi de Lamy (1596) dans son *Abbrégé chirurgical* :

Il vse de trois sortes d'operations, de diuisions, de conionction, & de detractiō : car ou il separe le continu par incision, scarification, phlebotomie, piqueure, persure, coupeure, racleure, limeure, brusleure : ou il assemble le separé par bandes compresses, coustures, & autres moyens : & ce en tirant ou poussant [...].³⁰ (Lamy, p. 13)

Pour parfaire les susdites operations, le Chirugien vse de deux sortes d'instruments, assauoir des communs & des propices : les cōmuns sont les poudres, linimēts, emplastres, cataplasmes, ceroines, iniectiōns, vesicatoires, & autres tels que la pharmacie fournist. (*Ibid.*, p. 14).

Les énumérations donnent même l'occasion d'inventer des procédés mnémotechniques pour ne rien laisser de côté dans la procédure préventive, ni dans le diagnostic. Jean Tibault (1545) (ou Jehan Thibault, dans son manuscrit de 1544) résume ainsi les 5 facteurs – les 5 F – dont il faut tenir compte dans le combat engagé contre la peste :

Mais ie declaireray tant seullemēt comment ladicte peste est engendree & cōment elle procede. Et tout premierement vray est que elle est causee de deux principaulx poinctz. qui est de chault et de

²⁸ Squinancie ou esquinancie : inflammation de la gorge selon Littré et Lavoisien [Lavoisien, J.-F. ; *Dictionnaire portatif de médecine, de chirurgie, de pharmacie, de chymie, d'histoire naturelle, de botanique et de physique*, Barrois, Paris, 1793], angine, peut-être diphtérie.

²⁹ Selon Littré : « anciennement, nom d'une maladie fébrile avec [taches pourprées] dont le caractère n'est pas bien déterminé et qui a dû être confondu avec des rougeoles et des scarlatines malignes ».

³⁰ *Abbrégé chirurgical. Recueil des plus fameux et renommés Médecins de toute l'Antiquité de la médecine*, Lyon, Jean Pillehotte, 1596. Par H. Lamy, associé au collège des médecins à Lyon.

froit : & engendree par cinq manieres tout commenceant par, f, ascaoir : force : femme : fain :
froit : et frateur.³¹

On ne s'étonnera pas de ce procédé, particulièrement adéquat aux traités qui sont autant de manuels au service des étudiants en médecine ou des jeunes praticiens. Ce que l'on remarquera, en revanche, c'est l'organisation duelle des descriptions qui répondent à des couples antinomiques.

... et hypotypose : des configurations de traits antinomiques

Les descriptions des symptômes exposées dans les traités analysés laissent apparaître trois couples majeurs : [dedans / dehors], [liquide / solide], [sain / pourri].

L'exemple le plus représentatif de l'opposition dedans / dehors, souvent associée aux contraires [flux entravé / flux immodéré], se trouve dans Jacquelot (1630). En parlant des femmes « menstrueuses », Jacquelot évoque le profit que « ceste periodique fluxion de sang » offre à l'espèce, parce qu'elle est « l'vn des excrements vtiles qui sont principes de la generation » et à l'individu, « parce que comme dit Aristote, l'euacuation do [sic] l'vn & de l'autre (c'est à sçauoir des menstrues & de la semence) conserue l'integrité du corps si elle est mediocre, le liberant des excrements qui sont souuent les causes des maladies. »³² Si bien que le sang qui refuse de s'écouler est nocif : « & pour lors outre les maladies, qui se font par reflux du sang menstrueux [...] arriuent plusieurs affections pernicieuses & espouuantables, qui procedent de la corruption [...] » (p. 181) ; tout comme le sang qui coule immodérément « decolore le corps, tumefie les pieds, prosterne les forces, offense la digestion, moindrit l'appetit [...] ». De là, la femme doit trouver un juste milieu :

Celles donc qui ont la santé en recommandation, doiuent employer leur soin à policer cette Oeconomie naturelle, arrestant leurs pertes, lors qu'elles sont, ou trop frequentes, ou trop abondantes, & les prouoquant, si elles se suppriment, ou fluent en trop petite quantité. (p. 180)

Dans le même ordre d'idée, au chapitre III, Des hémorrhoides (p. 186), Jacquelot établit un parallèle entre le sang des menstrues propre aux femmes, et celui des hémorrhoides propre aux hommes :

Il se fait aussi en notre sexe, vne effusion de sang, comme vne espece de menstrue, par les veines du fondement, icelles degorgeant, par certains temps peu, ou beaucoup de sang selon le temperament, & constitution des Androgynes, ou marifemmes, qui contre le naturel de leur sexe sont pour ainsi dire menstrueux.

³¹ *Le Tresor & Remede de la vraye guerison de la peste experimentee par plusieurs Medecins avec plusieurs declarations dont procede ladicte maladie : cōpose par maistre JeanTibault Medecin ordinaire du Roy. On le vend a Lyon en rue merciere, par Angelin Benoyt, avec priuilege pour six mois. 1545.*

³² Livre VI, chapitre II, « Des menstrues », p. 179.

Or, de l'autorité des Anciens que Jacquelot légitime, les hémorroïdes permettent au corps de garder une bonne santé, pourvu que l'on conserve un équilibre dans l'intensité du flux :

[...] toutesfois le flux hæmorrhoidal, combien qu'il ne soit dédié à aucune operation eminente, comme la semence, & les menstrues à la generation & à l'accroissement de l'espece, est neanmoins ordonné pour plusieurs vtilitez qui concernent la conseruation de l'individu. Il a la vertu de liberer de plusieurs maladies [...]. (op. cit., p. 187)

Se dessine ici la mise en équivalence forcée des sexes opposés, et la croyance en la nocivité de tout liquide retenu contre son gré. Jacquelot cite Galien, qui « spécifie la tremeur, et l'hydropisie » dont l'Empereur Trajan a été emporté, « ayant perdu le bénéfice de ses hæmorrhoides » (op. cit., p. 188). Ce qui conforte Jacquelot dans l'idée suivante :

A ceste consideration, ceux qui en reçoient de l'vtilité les doivent entretenir soigneusement, & ne les restreindre, ni empescher leur cours. [...] Lesquels estât contraints par la douleur de siller les veines d'où elles fluent, doibuent pouruoir à tout le moins, qu'il en demeure vne ouuerte, comme il est recommandé d'Hippocrate aux Aphor. Pour crainte d'encourir l'inconuenient d'Alcippe, qui deuint fanatique, ou insensé, les ayant fait fermer sans en reseruer aucune.³³ (op. cit., p. 188)

Paré (1568) établissait un parallèle identique entre menstrues et hémorroïdes, puisqu'il recommandait d'étancher le flux de sang « par les remedes qu'auons declarez pour arrester le flux mentruiel » (p. 204).

La notion de flux ne concerne pas exclusivement les liquides, et spécifiquement le sang comme nous venons de le voir, mais également la circulation et la qualité des excréments, de la sueur et de l'haleine, comme le détaille Paré dans son chapitre intitulé « Pour provoquer le flux de ventre » :

[...] grand & excessif flux de ventre, par lequel quelques vns iettent vne matiere liquide, subtile, glutineuse & escumeuse, ressemblant quelque fois à gresse fondüe [...] dont les selles sont quelque fois veües de diuerses couleurs, comme rousces, violettes, iaulnastres, verdes, noires, cendrees ou d'autre couleur, dont sort une feteur intolerable, comme aussi de leur sueur & haleine [...] (p. 205)

Le discours technique décrit avec le plus grand soin les textures et couleurs, palliant en cela l'absence de représentation iconique. Cependant, on peut s'interroger sur la valeur d'une telle énumération, compte tenu du fait que les teintes évoquées ne sont pas les seules possibles, puisque le chirurgien abrège son recensement par « ou d'autre couleur » sans plus de précision, rendant ainsi ce critère peu pertinent, contrairement celui de la texture et de l'odeur. Il semble que ce souci de la précision, même superflu, soit à mettre en relation avec un désir de catégoriser, répertorier, pour maîtriser en quelque sorte les dysfonctionnements du corps et les dominer et contenir par une nomenclature précise.

³³ Cf. S. Freyermuth et J.-F. Bonnot, « De la mémoire en médecine, ou le passage du corps antique au corps moderne », *Europe XVI-XVII* (sous presse). Le même souci de conserver un élément pathogène comme garant de la bonne santé se retrouve encore dans la France rurale du siècle dernier : « Quant aux parasites, ils étaient détruits par des mères attentives, qui en laissaient néanmoins subsister un certain nombre, censés purifier le sang. »

La régulation entre l'intérieur et l'extérieur, que nous avons vue développée aussi bien au XVI^e qu'au XVII^e siècle, est associée de manière très intéressante chez Dariot (1589) aux couples [sain / pourri] et [liquide / solide] :

Les defluxions de sang aussi & autres humeurs qui coulent sur quelque partie du corps, où elles causent inflammation & abces, nous seruiront d'exemple : car nous voyons là qu'il faut que le sang qui est hors de ses vaisseaux pourrisse, & estant pourri, si on veut euacuer la matiere il faut faire ouverture, parce que si on la veut guerir par resolution, quelquefois on resoudra bien ce qui est subtil, mais le gros s'endurcira.³⁴

Manifestement, c'est toujours un problème de régulation qui prédomine, car ce qui n'est pas à sa place pourrit, et ce qui est pourri doit être éliminé, de peur que cela ne s'incruste sur les parties saines par solidification. Un siècle plus tard, cette perception perdure et La Charrière (1684) décrit un type d'ulcère en ces termes :

L'ulcère pourri, c'est celui dans lequel les chairs sont moles, & croûteuses, & le pus ou la bouë, visqueuse, puante, & l'odeur cadavereuse.³⁵

Mais sans aucun doute, cette obsession de la pourriture liée au couple [interne / externe] est représentée de manière exemplaire dans le « cas inouï » rapporté par Brunet (1695) :

Les Démonographes auroient à grossir leur histoire d'une nouvelle Avanture, si la curiosité n'avoit porté Messieurs les Chirugiens à rechercher la cause naturelle d'un fait inouï, & auquel le peuple vouloit que le Diable eust part.³⁶

Brunet raconte en effet qu'une jeune fille s'étant retrouvée enceinte hors les liens du mariage, avait été tant raillée par son entourage, qu'elle avait retenu en elle l'enfant, de sorte

que le *fœtus*, suivant les intentions de la mère, par des liaisons qui sont encore inconnues, demeura inséparablement attaché à la matrice. Cette violence en coûta la vie à l'enfant & la santé à la mère : car les eaux qui devoient préparer les conduits pour la sortie de l'enfant au monde, gâtées par leur séjour, corrompirent ce fruit & la disposèrent à l'hydropisie. (op. cit., p. 10))

Il s'agit bien ici du passage vers l'extérieur auxilié par un flux qui, ayant été empêché, cause la mort et la corruption de l'intérieur. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. L'accouchement n'aura jamais lieu et les souffrances de la mère augmentant à mesure que grossissait son ventre durant les sept années qui suivirent, poussèrent les médecins et chirurgiens à la dernière extrémité, à savoir l'opération :

Monsieur Prévôt Maître Chirurgien de Paris, à qui l'on avoit confié le soin de l'Hydropique, lui perça deux fois l'*abdomen* en différens endroits : & des peaux intérieures bouchant les ouvertures qu'il faisoit, empêchoient qu'aucune matiere passast, & que la malade fût soulagée. Quelques temps après, il fit avec succès une troisième ponction plus bas que les deux premières : mais il fut bien surpris de voir sortir avec une eau purulente de la bourre, des cheveux, du suif, des os, de petites vessies. Il tira plusieurs jours de suite de semblables corps par la même ouverture en

³⁴ *Discovrs de la govtte. Avqvelles les cavses d'icelle sont amplement declarées avec sa guerison et precaution. Par M. Claude Dariot Medecin à Beaune. A Lyon, pour Antoine de Harsy, 1589, p. 31.*

³⁵ Op. Cit., Chapitre XII, « Des plaies et des ulcères », p. 72.

³⁶ Article II. « Estranges suites d'une suppression de grossesse », p. 9.

présence de diverses personnes qui crurent que la fille étoit ensorcelée. Elle mourut avant qu'on eût achevé la cure. (op. cit., p. 11-12)

Si l'on n'est pas étonné de l'issue fatale de la malheureuse, on aura remarqué que l'opération consistait essentiellement à ménager des ouvertures afin de ponctionner le liquide et de rétablir la libre circulation des flux qui, jusque là, avaient été entravés. La troisième tentative, vraisemblablement une ouverture dans l'utérus, libéra un mélange de liquide décomposé et de solide délité. L'autopsie qui suivit mit en évidence un épaissement de la matrice et son agrégation au reste des organes abdominaux. Brunet disséqua l'utérus séparé du corps et fit une découverte sinistre ; ayant décrit de manière très détaillée et précise la désarticulation totale du fœtus qui s'était incrusté dans les tissus qui l'enveloppaient, il ajouta :

Ratissant un endroit que je sentois dur, je divisai une pellicule qui me laissa voir une rangée de dents dont je tirai 3 ou 4 de leurs alvéoles qui étoient de la machoire supérieure d'un enfant endurcie & augmentée en ce lieu aussibien que ces dents. [...] Les membres désunis et tout sanglans s'attachèrent aux endroits où la matrice étoit déchirée, & les os cartilagineux & souples, la peau de la tête, les reins &c. qui eurent assez de consistance pour résister aux impressions extérieures, jetterent de profondes racines dans cette matrice, d'où tirant leur nourriture, ils s'accrurent presque autant qu'ils auroient fait dans l'enfant tout entier s'il avoit vû le jour & qu'il eût vécu leur âge ; le poil poussa, les dents sortirent de leurs moûles [...]. (op. cit. , p. 13-14)

Dans cette représentation monstrueuse, on lit davantage qu'un compte rendu clinique. Il semble bien que l'origine du désastre ait été l'obstruction de la circulation des flux qui, ayant empêché l'enfant de sortir, avait corrompu l'intérieur, et que le chaos ayant succédé à l'organisation naturelle, du formé était né l'informe, mêlant le solide et le liquide, le dur et le mou, et maintenant à l'intérieur la pourriture qui aurait dû être extirpée. On ne peut s'empêcher de penser, en lisant ce passage, au récit inversé de la genèse, ce qui somme toute, est une description de la mort, mais en l'occurrence, d'une mort contre nature. On pourra s'étonner d'ailleurs que tel cas ait pu être véridique, car l'état de décomposition intérieure à l'abdomen de la jeune femme aurait dû provoquer une septicémie.

Ce dernier exemple illustre moins un cas à peine vraisemblable qu'il ne révèle la représentation que s'étaient construite les spécialistes du fonctionnement d'un corps sain. On a vu en premier lieu l'importance de la régulation des flux entre l'intérieur et l'extérieur – ou cette opposition [interne / externe] dont le corps comme barrière solide est la frontière – qui garantit la santé corporelle et mentale du corps malade³⁷, comme en témoigne l'utilisation, jusqu'à une époque assez récente (dans la première moitié du XX^e siècle), des sangsues et des ventouses. On aurait tendance à penser, à partir du cas rapporté par Brunet dans les dernières années du XVII^e siècle, que le corps et ses pathologies ainsi décrits représentent chez les

³⁷ Cf. S. Freyermuth et J.-F. Bonnot, (op. cit., note 33) : « Ainsi, dans l'ouest de la France pensait-on que les 'croûtes de lait' étaient des abcès de fixation des 'mauvaises humeurs de la tête', qu'elles attiraient en surface. »

auteurs que nous avons étudiés une métaphore du corps social³⁸, dont la santé ne peut s'inscrire que dans une régulation qui veille à faire sortir ce qui n'a pas sa place à l'intérieur, à séparer le mou du solide et à dissocier la pureté de la pourriture. Ce type de discours n'est pas le seul à signifier – de manière figurée – dans son domaine de spécialité, que la conservation de chaque organe à la place qui lui est assignée par la nature est la seule façon d'assurer la longévité du corps.

³⁸ E. Berriot-Salvadore, dans un article intitulé « Une 'recollection' : la disposition des Œuvres d'Ambroise Paré », *Etudes françaises*, 38, 3, p. 84, p.81-92, estime que l'ordre retenu par A. Paré pour présenter l'ensemble de son œuvre représente « le corps, objet des observations et des opérations de la chirurgie, [...] à la fois métaphore politique, métaphore éthique et métaphore scientifique. »